

CAHIER PEDAGOGIQUE



1984

D'après George Orwell

Mise en scène et adaptation - création de Mathias Simons

Au Théâtre de la Place

Du 12 au 21 novembre 2008 - 20h15

THEATRE DE LA
PLACE



Le Roman	Page 3
1984	Page 4
Caractéristiques du monde de 1984	Page 5
Contexte	Page 7
Les thèmes abordés dans le roman	Page 8
1984 aujourd'hui	page 12
L'auteur	Page 14
Biographie	Page 15
L'adaptation	Page 18
Note d'intention du metteur en scène	Page 19
Notes dramaturgiques	Page 20
Synopsis du spectacle	Page 25
Crédits bibliographiques	Page 27

LE ROMAN

... On a pu réduire 1984 à la caricature, certes formidablement, de ce que furent [...] les pays totalitaires de l'Est. Mais ne lire dans ce livre qu'une dénonciation de l'ordre stalinien, n'est-ce pas risquer de s'en débarrasser par là même, comme s'il ne concernait pas aussi bien les dictatures à la mode sud-américaine, comme s'il ne visait pas tous les systèmes de pouvoir – y compris ceux qui fonctionnent dans nos démocraties capitalistes ? A trop loucher sur la poutre qui encombre l'œil du voisin, on pourrait s'aveugler sur les pailles tenaces qui s'immiscent dans le nôtre...

François Brune 1984 ou le règne de l'ambivalence

Une relecture d'Orwell

Paris – Archives des lettres modernes – 1983

Editions Commission Librairie

Les origines

1984 (titre original: Nineteen Eighty-Four) est un célèbre roman de George Orwell, écrit en 1948, décrivant une Grande-Bretagne postérieure à une guerre nucléaire Est-Ouest censée avoir eu lieu dans les années 1950, et où s'est instauré un régime de type totalitaire fortement inspiré à la fois du stalinisme et de certains éléments du nazisme. La liberté d'expression n'existe plus. Toutes les pensées sont minutieusement surveillées, et d'immenses affiches trônent dans les rues, indiquant à tous que « Big Brother vous regarde » (« Big Brother is watching you »). Le roman devait s'appeler à l'origine *The Last Man in Europe* (Le dernier homme en Europe), ou encore 1949, l'année de parution, mais Orwell se vit opposer un refus de son éditeur.

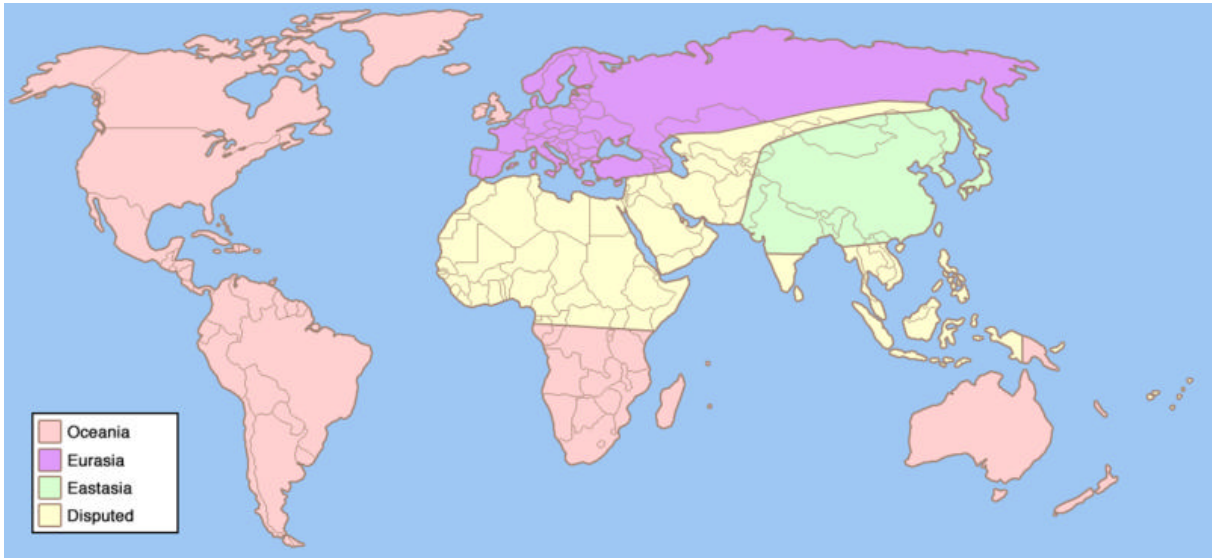
Résumé du livre

Winston Smith, habitant de Londres en Océania, est chargé de réécrire l'Histoire dans le cadre de son travail au Ministère de la Vérité. Il prend conscience qu'il n'a pas de pensées si orthodoxes qu'il devrait en avoir aux yeux du Parti. Susceptible d'être traqué par la Police de la Pensée, il cache ses hérésies et sa haine du Parti derrière un visage de marbre, mais implose intérieurement de révolte. Il commence à écrire un journal : il veut laisser une trace du passé et de la vérité, et comprendre le pourquoi de cette dictature.

Il tombe amoureux de Julia, une jeune femme du commissariat aux romans, membre de la ligue anti-sexe. Ils s'aiment et font l'amour clandestinement dans une mansarde louée dans le quartier des prolétaires. Ils savent qu'ils seront condamnés, que tôt ou tard ils devront payer le prix de tous ces crimes envers le parti. Ils rêvent cependant d'un soulèvement, d'une résistance ; ils croient au mythe d'une incertaine fraternité qui existerait quelque part et unirait les gens comme eux contre le Parti. C'est pourquoi ils finissent par aller à la rencontre d'O'Brien, personnage intelligent et charismatique, membre du Parti intérieur dont Winston a l'intime conviction qu'il est un partisan de la fraternité. O'Brien leur fera parvenir « Le Livre » de Goldstein, l'ennemi du peuple et du Parti, objet de la haine et de la peur la plus intense en Océania. Il y est expliqué tous les tenants et les aboutissants des systèmes politiques et des manipulations psychologiques mis en place en Océania.

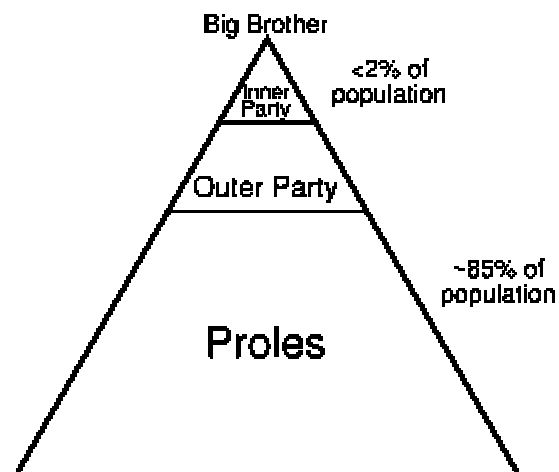
Avant la fin de leur lecture, ils seront arrêtés par la Police de la Pensée, amenés au Ministère de l'Amour où ils seront torturés pendant des jours, des mois, peut-être des années, jusqu'à ce qu'ils oublient et renient leur amour, leurs convictions, leur vérité, et qu'ils vouent un amour béat à Big Brother en attendant la mort.

Caractéristiques du monde de 1984



Le monde en 1984 selon George Orwell Le territoire contrôlé par l'**Océania** est représenté en rose. Le territoire **d'Eurasia** est en mauve et celui **d'Estasia** en vert. Les territoires en jaune sont ceux qui sont disputés par les trois puissances.

La pyramide sociale en Océania



Pyramide sociale telle qu'elle apparaît dans le roman. Big Brother est au sommet. En dessous, les membres du Parti Intérieur (moins de 2% de la population de l'Océania); puis les membres du Parti Extérieur, comme Winston Smith. Au bas de la pyramide, soit environ 85% de la population de l'Océania : les prolétaires.

Situation géopolitique

L'histoire se passe à Londres, en 1984, d'où le titre du roman. Le monde, depuis les grandes guerres nucléaires des années 1950, est divisé en trois grands « blocs » : l'Océania (Amériques, Royaume-Uni, Océanie et Afrique), l'Eurasia (Europe et Russie) et l'Estasia (Chine, Inde, Mongolie, Tibet et Japon) qui sont en guerre perpétuelle les uns contre les autres. Ces trois grandes puissances sont dirigées par différents régimes totalitaires revendiqués comme tels : respectivement l'*Angsoc* (ou *socialisme anglais*) pour l'Océania, le *néo-bolchévisme* pour l'Eurasia, et le *culte de la mort* (ou *oblitération du moi*) pour l'Estasia.

L'Angsoc

L'Angsoc, régime de l'Océania, divise le peuple en trois classes sociales : le « Parti Intérieur », classe dirigeante au pouvoir partagé, le « Parti Extérieur », travailleurs moyens, et les « prolétaires », sous-classe s'entassant dans les quartiers sales. Le chef suprême du Parti est Big Brother, visage immortel et adulé placardé sur les murs de la ville. Tous les membres du Parti sont constamment surveillés par la Police de la Pensée et chaque geste, mot ou regard est analysé au travers des « **télécrans** » (assemblage de deux mots comme on en trouve souvent en novlangue, ici de « télé » et de « écran ») qui balayent les moindres lieux.

Winston Smith, membre du Parti extérieur, occupe un poste de rectification d'information au commissariat aux archives, dans le Ministère de la Vérité (Miniver en novlangue). Son travail consiste à supprimer toutes les traces historiques qui ne correspondent pas à l'Histoire Officielle, qui doit toujours correspondre à ce que prédit Big Brother.

En plus de l'anglais classique, langue officielle de l'Océania, l'Angsoc a créé une langue, le novlangue (*newspeak*). Cette langue est constituée principalement d'assemblages de mots et est soumise à une politique de réduction du vocabulaire. Le nombre de mots en novlangue diminue sans arrêt. Au début du roman, un membre du Parti Extérieur révèle que la version finale du dictionnaire novlangue était en préparation afin d'éliminer tout autre mode de pensée et idée hérétique.

Éléments réels d'inspiration

La correspondance d'Orwell indique que son projet était de lancer un avertissement contre les totalitarismes, particulièrement à une gauche britannique (dont il faisait partie) qu'il soupçonnait de complaisance envers Staline, du moins pour ce qui était de certains intellectuels comme George Bernard Shaw ou Herbert George Wells.

De nombreux éléments sont puisés dans la réalité de la fin des années 1940 qui a inspiré Orwell de manière flagrante : la description d'un Londres décrépit, avec ses cratères dus à des « bombes fusées », ses files d'attente devant les magasins, ses maisons victoriennes en ruine, ses privations de toutes sortes, évoque fortement le Londres de l'immédiat après-guerre et ses pénuries (les tickets de rationnement ont été une réalité jusqu'en 1953) sans compter les effets encore visibles des bombardements allemands (les V1 et V2). Le bâtiment qui aurait inspiré le « **ministère de la Vérité** » serait celui du ministère de l'Information dans le quartier Bloomsbury, Senate House, aujourd'hui propriété de l'université de Londres

[http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_\(roman\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_(roman))

1984 s'inspire d'un ouvrage de l'écrivain russe Evgeni Zamiatine intitulé *Nous Autres* et paru en 1920, lui aussi fait la description d'une contre-utopie totalitaire.

Parabole du despotisme moderne, conte philosophique sur le pire 20^{ème} siècle, si le totalitarisme orwellien opère de francs emprunts au nazisme et au fascisme, il est néanmoins, avec son Parti unique, son régime d'assemblée, sa confusion des pouvoirs, ses plans de productions triennaux, son militarisme de patronage, ses parades et manifestations « spontanées », ses files d'attentes, ses slogans, ses camps de rééducation, ses confessions publiques « à la moscovite » et ses affiches géantes, très clairement inspiré du système soviétique.

Subsidiairement, censé être une dégénérescence totalitaire d'un certain « socialisme anglais » (« angsoc »), on a voulu parfois n'y voir qu'une satire au vitriol (voire un procès d'intention excessif) contre la Grande-Bretagne travailliste de Clement Attlee (1945) et son ambitieux programme de nationalisation (acier, charbon, chemins de fer, banque l'Angleterre, etc.) dans un pays ruiné par la guerre.

Homme de gauche d'une absolue sincérité, Orwell était un socialiste « de terrain » qui se méfiait d'une certaine « gauche » (cruellement raillée dans un de ses premiers romans : *Et vive l'aspidistra !*, à travers le personnage ridicule de Ravelston) et de son éloignement de la réalité sociale et matérielle du monde ouvrier. Orwell détestait en outre les communistes, a fortiori « de salon », et méprisait par exemple Jean-Paul Sartre. La misère matérielle restait pour lui la misère matérielle, que le « Parti » soit au pouvoir ou que ce soient les « capitalistes ». Il n'y a aucun doute donc, contrairement à ce que l'on croit parfois, sur ses convictions socialistes très profondes, ou du moins « social-démocrates ». Méfiant à l'égard d'une certaine gauche, Orwell acceptait en outre mal d'être récupéré par la « droite », ce qui a été surtout le fait de l'accueil nord-américain de 1984.

Certaines invraisemblances évidentes de 1984, elles aussi, sont un reflet des inquiétudes d'Orwell : dans le roman, les États-Unis sont censés faire eux aussi partie de l'Océania (qui regroupe en fait les pays anglo-saxons). Orwell voyait dans les États-Unis, un peu à la manière des « temps modernes » de Chaplin, la quintessence du monde moderne technomaniac qui est aussi l'un des avertissements de 1984.

Par ailleurs, la thèse qu'Orwell expose à travers le manifeste du traître Emmanuel Goldstein suppose que le pouvoir peut employer la misère à des fins politiques : Goldstein attribue les pénuries sévissant sous l'« angsoc » à une stratégie délibérée du pouvoir plutôt qu'à un échec économique.

Avant 1984, Orwell était déjà un écrivain de gauche connu pour ses enquêtes sur les foyers ouvriers misérables dans le Yorkshire ou les chômeurs de Middlesbrough *La Jetée de Wigan*. Sa méfiance envers la « gauche morale » satisfaite, qu'il soupçonne déjà – notamment à travers le conférencier « anti-Hitler » ridicule de *Encore un peu d'air frais* - dès 1938, de faire le lit du totalitarisme, était au moins égal à son mépris pour la droite conservatrice.

Les Thèmes abordés dans le roman

Le totalitarisme.

Orwell qui a été contemporain du nazisme et du stalinisme imagine un totalitarisme absolu, qui ne contrôlerait plus seulement les actes mais surtout les esprits, et avec eux la mémoire, et donc la vérité, la science et l'histoire.

« Le commandement des anciens despotismes était : **'Tu ne dois pas.'** Le commandement des totalitaires était : **'Tu dois.'** Notre commandement est : **'Tu es.'** »

« Il est temps que vous ayez une idée de ce que signifie ce mot pouvoir. Vous devez premièrement réaliser que le pouvoir est collectif. L'individu n'a de pouvoir qu'autant qu'il cesse d'être individu. Vous connaissez le slogan du Parti : » La liberté, c'est l'esclavage. » Vous êtes-vous jamais rendu compte qu'il était réversible ? « L'esclavage, c'est la liberté. » Seul, libre, l'être humain est toujours vaincu. Il doit en être ainsi, puisque le destin de tout être humain est de mourir, ce qui est le plus grand de tous les échecs. Mais s'il peut se soumettre complètement et entièrement, s'il peut échapper à son identité, s'il peut plonger dans le parti jusqu'à être le Parti, il est alors tout puissant et immortel. Le second point que vous devez comprendre est que le pouvoir est le pouvoir sur d'autres êtres humains. Sur les corps mais surtout sur les esprits. Le pouvoir sur la matière, sur la réalité extérieure, comme vous l'appellez, n'est pas important. Notre maîtrise de la matière est déjà absolue. »

Trucage de l'Histoire et propagande

Le Parti a la mainmise sur les archives et fait accepter sa propre vérité historique en la truquant ; il pratique la désinformation et le lavage de cerveau pour asseoir le régime. Il fait aussi disparaître des personnes qui deviennent trop encombrantes et modifie leur passé, ou les fait passer - faux témoignages des intéressés à l'appui - pour des traîtres, des espions ou des saboteurs. C'est le principe de la « mutabilité du passé ».

« Qui détient le passé détient l'avenir. »

Une réelle question philosophique apparaît derrière l'action du Parti : la théorie du Parti est que le passé n'existe pas en soi. Il n'est qu'un souvenir dans les esprits humains. Le monde n'existe qu'à travers la pensée humaine et n'a pas de réalité absolue. Ainsi, si Winston est le seul homme à se souvenir que l'Océania a été une semaine plus tôt en guerre contre l'Eurasia et non contre l'Estasia, c'est lui qui est fou et non les autres. Pourtant le fait est réel, mais seulement dans la mémoire de Winston. Le Parti impose une gymnastique de l'esprit aux hommes appelée "**doublepensée**" en novlangue: il faut assimiler tous les faits que le Parti leur impose, et surtout oublier qu'il en a été autrement. Plus fort encore, il faut oublier le fait d'avoir oublié...

Le système pyramidal

Le parti au pouvoir conserve soigneusement une structure sociale inégalitaire. Cette structure est celle que l'on retrouve habituellement dans la plupart des sociétés.

¹1984 – G. Orwell – Editions Folio page .349-350

¹ « Sous la disparité apparente des civilisations, on retrouve toujours trois classes aux buts inconciliables : la classe supérieure, la classe moyenne, la classe inférieure. De temps en temps, la classe supérieure est [...]²renversée par la classe moyenne qui enrôle à ses côtés la classe inférieure en lui faisant croire qu'elle lutte pour la liberté et la justice. Sitôt qu'elle a atteint son objectif, la classe moyenne rejette la classe inférieure dans son ancienne servitude et devient elle-même supérieure »

Les prolétaires et les animaux sont libres

³**«Il n'était pas désirable que les prolétaires puissent avoir des sentiments politiques profonds. Tout ce qu'on leur demandait, c'était un patriotisme primitif auquel on pouvait faire appel chaque fois qu'il était nécessaire de leur faire accepter plus d'heures de travail ou des rations plus réduites. Ainsi, même quand ils se fâchaient, comme ils le faisaient parfois, leur mécontentement ne menait nulle part car il n'était pas soutenu par des idées générales. Ils ne pouvaient le concentrer que sur des griefs personnels et sans importance. Les maux les plus grands échappaient invariablement à leur attention».**

⁴ **« Dans un monde dans lequel le nombre d'heures de travail serait court, où chacun aurait suffisamment de nourriture, vivrait dans une maison munie d'une salle de bains et d'un réfrigérateur, posséderait une automobile ou même un aéroplane, la plus évidente, et peut-être la plus importante forme d'inégalité aurait déjà disparu. Devenue générale, la richesse ne conférerait plus aucune distinction. Il était possible, sans aucun doute, d'imaginer une société dans laquelle la richesse dans le sens de possessions personnelles et de luxe serait également distribuée, tandis que le savoir resterait entre les mains d'une petite caste privilégiée. Mais, dans la pratique, une telle société ne pourrait demeurer longtemps stable. Si tous, en effet, jouissaient de la même façon de loisirs et de sécurité, la grande masse d'êtres humains qui est normalement abruti par la pauvreté pourrait s'instruire et apprendre à réfléchir par elle-même, elle s'apercevrait alors tôt ou tard que la minorité privilégiée n'a aucune raison d'être, et la balayerait. En résumé, une société hiérarchisée n'était possible que sur la base de la pauvreté et de l'ignorance. »**

La surveillance permanente

Au domicile et sur les lieux de travail des membres du Parti, ainsi que dans les lieux publics, sont disposés des « télécrans », système de vidéo-surveillance et de télévision qui diffusent en permanence les messages du Parti et surveillent simultanément. Les télécrans permettent à la police de la Pensée d'entendre et de voir ce qui se fait dans chaque pièce où s'en trouve un. Seuls les membres du parti intérieur peuvent arrêter le télécran qui se trouve à leur domicile pendant une courte période.

Orwell a, si l'on peut dire, manifestement sauté sur une innovation qui faisait débat à l'époque: la télévision, dont le nom était en lui-même tout un programme. La confusion entre récepteur et caméra était, en outre, une inquiétude répandue aux débuts de la télévision, certaines des rares personnes équipées se croyant surveillées par l'appareil. Une trace de cette angoisse se voit dans "Les temps modernes" de Chaplin : Charlot est rappelé à l'ordre par l'écran géant où apparaît son patron, qui le "voit" à travers l'écran et le suit des yeux. On peut encore déceler un écho de cette idée dans "2001 : l'Odyssée de l'espace", où l'ordinateur Hal 9000 surveille en permanence le vaisseau spatial et ses passagers par ses innombrables et inquiétants objectifs de caméra rougeâtres. Et il va sans dire que les habitants de la terrifiante ville souterraine de "THX 1138", le film culte de George Lucas, sont surveillés en permanence dans leur moindres faits et gestes.

Il est remarquable que le pays de George Orwell, la Grande-Bretagne, soit aujourd'hui le plus densément équipé en réseaux de télésurveillance : on compterait une caméra pour 15 habitants.

¹ François Brune - 1984 ou le règne de l'ambivalence – Editions Commission Librairie. 1984 – G. Orwell – Editions Folio ²page 268, ³page 100, ⁴pages 252, 253

Destruction du sens logique

Le « sens logique » des assujettis au régime est altéré. En novlangue, par exemple, un même mot comme « canelangue » peut avoir un sens laudatif s'il est appliqué à un membre du parti ou péjoratif s'il est appliqué à un ennemi du Parti. Il devient donc impossible de l'utiliser pour dire du mal d'un membre du Parti. La population est abreuvée de slogans comme :

- « **La guerre, c'est la paix.** »
- « **La liberté, c'est l'esclavage.** »
- « **L'ignorance, c'est la force.** »
- « **2 + 2 = 5** »

(A ce dernier slogan, Winston réagit sur son journal en déclarant : « *La liberté, c'est le pouvoir de dire que deux plus deux égalent quatre.* »)

Bouc émissaire et manifestations de haine collective

L'ensemble des maux qui frappent la société est attribué à un opposant, le « Traître Emmanuel Goldstein », dont le nom et la description physique ressemblent beaucoup à Lev Bronstein alias Léon Trotsky. Ce traître est l'objet de séances d'hystérie collective obligatoires, les « **deux minutes de la haine** ».

Ce Goldstein peut aussi être considéré, tout comme Big Brother, comme une allégorie immortelle. En l'occurrence une personnification du mal, de la déviation par rapport au parti. On pense évidemment à l'« Ennemi du Peuple » dont se servait Staline, dont le régime totalitaire aura largement inspiré le roman dans son ensemble.

¹ « ***Aujourd'hui, il y avait de la peur, de la haine, de la souffrance, mais il n'y avait plus aucune dignité dans l'émotion. Il n'y avait aucune profondeur, aucune complexité dans les tristesses.*** »

Appauvrissement planifié de la langue

Le novlangue fait l'objet d'appauvrissements planifiés dont le but est de rendre impossible l'expression et la formulation de pensées subversives. Bien qu'il soit toujours possible de dire que les décisions du Parti sont mauvaises, il sera impossible d'argumenter sur cela. De plus, les mots novlangues comportant peu de syllabes, afin d'être plus rapidement prononcés, sont conçus pour être prononcés sans réflexion. À l'époque où est censé se passer le roman, le novlangue constitue encore une nouveauté, qui coexiste tant bien que mal avec l'anglais classique.

² « ***Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. (...) Chaque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint.*** »

Embrigadement des enfants.

Pour avoir plein pouvoir sur les familles, les enfants sont endoctrinés très jeunes. On les encourage à dénoncer leurs parents au moindre symptôme de « manque d'orthodoxie ».

On pourrait rapprocher ce comportement avec celui des enfants sous les régimes fasciste italien ou soviétique, qui récompensaient ces jeunes qui dénonçaient leurs parents, et avait fondé un véritable culte national autour du jeune mouchard Pavel Morozov .

¹ **« Il comprit que le tragique était un élément des temps anciens, des temps où existaient encore l'intimité, l'amour et l'amitié, quand les membres d'une famille s'entraidaient sans se demander au nom de quoi ».**

L'amour, la sexualité

La sexualité doit être réduite à la procréation c'est «un devoir envers le parti ». Un contact sexuel réussi constitue un délit. ²« *Ce n'est pas la relation sexuelle qui est fautive, elle est même un devoir envers le parti ; mais il est hors de question d'y trouver joie. Ca ne plaît pas à Big Brother. Le mariage n'est possible qu'entre partenaires qui ne s'attirent pas. L'adultère est puni et l'amour bien davantage encore .Ce n'est pas le plaisir physique lui-même qui est méprisé : une fois rééduqué, Winston Smith pourra faire ce qu'il veut sur ce plan (mais il n'aura plus de désir !). Ce qui est grave en réalité, c'est que toute jouissance privée est une façon d'échapper à l'emprise du pouvoir ».*

²« ***Ce qui était plus important, c'est que la privation sexuelle entraînait l'hystérie, laquelle était désirable, car on pouvait la transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants. Julia expliquait ainsi sa pensée : Quand on fait l'amour, on brûle son énergie. Après, on se sent heureux et se moque du reste. Ils ne peuvent admettre que l'on soit ainsi. Ils veulent que l'énergie éclate continuellement. Toutes ces marches et contremarches, ces acclamations, ces drapeaux flottants, sont simplement de l'instinct sexuel aigri. Si l'on était heureux intérieurement, pourquoi s'exciterait-on sur Big Brother, les plans de trois ans, les Deux Minutes de Haine et tout le reste de leurs foutues balivernes ? »***

¹ Pavel Morozov, sûr que son père cachait du grain, alors que celui-ci était réquisitionné par les Bolchéviks, le dénonça. Son père fut arrêté et déporté. Pavel fut assassiné et devint un héros, un exemple pour les jeunes.

1984 – G. Orwell – Editions Folio ¹page 45, ² page 179

³ François Brune - 1984 ou le règne de l'ambivalence – Editions Commission Librairie

En 2001, les humains vivent-ils « sous le soleil de Big Brother » ?
On peut le craindre quand, autour de nous, triomphe l'idéologie publicitaire¹, [...] la manipulation généralisée, et alors que des millions d'internautes, au nom de la liberté, s'immergent dans un réseau informatique mondial dont les capacités de fichage paraissent infinies.

« En 1984 comme en 1948, en 2001 comme en 1984, écrit François Brune, Orwell continue de nous annoncer la défaite de l'homme, et c'est, encore et toujours, pour la conjurer. »

Jacques Blociszewski – Le Monde diplomatique – Mars 2001 – p. 31

« Si vous désirez une image de l'avenir, nous dit l'aimable tortionnaire de 1984, imaginez une botte piétinant un visage humain... éternellement.

Si telle est l'image de l'avenir, il faut bien avouer que cet avenir était tout à fait présent lorsque George Orwell élabora sa terrifiante utopie. Aussi bien, n'admirer son oeuvre que pour sa valeur d'anticipation - c'est-à-dire n'en faire qu'un constat défaitiste -, serait lui ôter une grande part de son intérêt. 1984 ne doit pas être vu comme le tableau futur d'une catastrophe, mais comme la peinture lucide des dynamiques qui facilitent son avènement au quotidien. Le diagnostic l'emporte sur le pronostic. Et, bien sûr, Orwell ne nous annonce la défaite de l'homme que pour l'éviter.

Le fatal complexe de peur-haine

L'anti-Big Brother, pure invention du système destinée à leurrer le bon peuple, n'existe pas non plus comme tel. Mais il y a, il y aura toujours, pour la plus grande joie de l'opinion publique, ces boucs émissaires sans cesse renaissants, qu'ils prennent la forme de telle ou telle communauté chargée de tous les crimes, ou le visage changeant de l'inévitable ennemi public numéro un, qu'on livre en pâture à la vindicte populaire dans la rubrique des faits divers. Il y a, il y aura toujours des conflits lointains, réels ou virtuels, mobilisant nos esprits à point nommé pour nous faire ignorer les injustices trop proches. Il y aura toujours, sous un nom ou sous un autre, le spectre de la Crise chargé d'épouvanter les citoyens « normaux », dans le but tantôt de les renfoncer dans la peur frileuse de leurs bonheurs conformes, tantôt d'exacerber en eux d'inutiles haines envers de fantasmagiques puissances.

Il y aura toujours, comme pour plaire à nos besoins de rejet, des marginaux ou des déviants qu'on nous encouragera à pointer du doigt ou à matraquer du regard, pour mieux nous installer dans l'intolérance majoritaire. Il y aura toujours des prolétaires archaïques dont l'animalité sombre (ou colorée) nous permettra de mesurer notre fameux « progrès » - les faunes ouvrières du XIXe siècle cédant désormais la place, dans notre imaginaire occidental, aux masses grouillantes du « tiers monde ».

Il y aura toujours des spécialistes de l'histoire employés à refaire le passé pour justifier le présent, qu'ils officient dans les livres, les émissions ou les feuillets, et des experts de la « communication » payés pour nous imposer comme réalité la fantasmagorie sonore dont le système des médias décore et falsifie notre environnement.

¹A lire : Le Bonheur conforme de François Brune

Il y aura toujours des théoriciens habiles à nous faire accepter comme normale l'oppression de l'homme par l'homme, pour nous y faire participer, et de fieffés « humanistes » légitimant la torture au nom de la Liberté, ou les ventes d'armes au nom de la Fraternité. Et tous ces experts du double langage, du double jeu et de la double pensée, qui s'emploient à circonvier nos coeurs en faisant vaciller notre humaine raison.

Il y aura toujours les optimismes officiels planant sur les insatisfactions profondes, et les bruits du champ médiatique étouffant le cri des solitudes souffrantes. Et, pour couronner le tout, le règne anonyme de la schizophrénie dirigée, forte - le plus souvent - de notre accord tacite, qui scinde à jamais notre conscience et notre être, et nous fait traverser l'existence sans parvenir à donner sens à notre vie.

La haine et la peur sont deux aliénations-soeurs. Crier « *A bas Hitler* » ou « *A bas Staline* », « *A bas Pinochet* » ou « *A bas Jaruzelski* », « *A bas Clinton* » ou « *A bas Poutine* », cela n'a souvent pas plus de sens que crier « *A bas Big Brother* » (qui n'existe pas). C'est même prendre le risque de conférer à nos cibles une puissance mythique. En s'épuisant à haïr, on se rend aveugle sur les meilleures stratégies possibles de résistance. Car, s'il est vain de haïr, il est constamment nécessaire de résister, d'opposer des îlots d'existence personnelle et interpersonnelle à la marée montante des normalisations abusives, qu'elles soient économiques, sociales ou médiatiques.

Reconquérir l'homme chaque matin

Personne n'a donc le droit de démissionner du nom d'homme. Il faut considérer que le « dernier homme », c'est toujours soi. Qu'on n'est jamais totalement prémuni contre le « mouvement de 1984 ». *Que la moindre dégradation de l'homme, infligée au moindre des hommes à des milliers de kilomètres, rejaillit sur notre vie intime en blessant notre humanité profonde. Accepter la servitude intérieure revient à entériner, et souvent à entraîner, l'esclavage d'autrui. A travers chaque cas particulier se joue l'avenir de tous. La défense de soi est indissociable de la défense de l'humanité en soi. La reconquête de l'homme est à refaire chaque matin... sur soi-même. Voilà ce que nous dit la voix d'Orwell.*

Partout où Big Brother menace, demeurer rebelle reste le seul moyen de demeurer humain. Orwell nous engage au devoir d'irréductibilité.

François BRUNE – Rebelle à Big Brother – Le Monde diplomatique – Octobre 2000

L'AUTEUR

25/06/1903 (Montihari – Bengale) - 21/01/1950 (Londres)



D'Eric Arthur Blair à George Orwell

Tout d'abord, comme tout bon anglais, qui n'est né ni à Cambridge, ni à Oxford, Eric Arthur Blair est né ailleurs, ce qui nous transporte le 25 juin 1903, à Motihari au Bengale, où Richard Walmesley Blair, et son épouse, née Ida Mabel Limouzin sont installés depuis plusieurs années. Son père travaille au département opium du gouvernement indien, et sa mère, beaucoup plus jeune que son mari, élève Marjorie, la sœur aînée d'Eric.

En Inde, la vie est agréable, mais la famille ne vit pas dans l'opulence et quand en 1907, Ida rentre avec ses deux enfants en Angleterre, elle laisse sur place son mari qui ne les rejoindra qu'en 1912, au moment de sa retraite. A leur retour, la famille s'installe à Henley-on-Thames, dans le comté d'Oxford, et Eric est inscrit à Sunnylands, une école anglicane du Sussex qu'il fréquente de 1908 à 1911. Il entre ensuite comme pensionnaire à St-Cyprian, une école préparatoire d'Eastbourne où il restera jusqu'en 1916. Les moyens de sa famille restant limités, le gain d'une bourse pour Wellington, puis pour Eton, est providentiel. Eric, qui a publié son premier poème en 1914, est atterré quand il intègre Eton, du peu d'intérêt manifesté par ses condisciples pour la littérature. Il reste à Eton, jusqu'en 1921 et sort 138^{ème} sur une promotion de 167. Il aura découvert seul pendant cette période, Jonathan Swift, Jack London et autre Sterne.

Son père ne souhaitant pas qu'il poursuive ses études à l'université d'Oxford, il prépare de janvier à juin 1922 à Southwold, les examens pour entrer dans la police impériale indienne. Fin 1922, il rejoint la police indienne à Burma, où il passe 5 longues années solitaires. A l'issue de cette période, il est revenu du colonialisme et profite d'un séjour en Angleterre pour démissionner et se lancer dans la carrière d'écrivain. Il s'installe dans une petite chambre de Portebello Road, où il partage la vie des plus pauvres tout en apprenant son métier d'écrivain. Il passe également quelques

mois à Paris où il travaille comme plongeur tout en accumulant du vécu qu'il utilise pour écrire " Down and out in Paris and London ". En février 1929, une pneumonie nécessite son hospitalisation. Quelques mois supplémentaires le conduisent dans une quasi misère et entraîne son retour au domicile familial

Durant plusieurs années, il alterne enseignement, écriture et documentation sur le terrain. " Down and out ... " est publié en 1933, en utilisant comme pour " A hanging " paru en 1931, son nom de naissance. A partir de cette date, il adopte le pseudonyme de George Orwell qu'il utilisera dès 1934 pour la publication de " Burmese day " qui relate son expérience indienne. En 1934, il travaille dans une librairie [...] de Londres, se frotte aux idées socialistes et rencontre Eileen Maud O'Shaughnessy, diplômée d'Oxford et psychologue. En 1936, il travaille dans la boutique du village de Wallington, mène des investigations sur les conditions de vie et de chômage des ouvriers du Lancashire et du Yorkshire qui lui permettront d'écrire " The road to Wigan Pier " et le 9 juin épouse Eileen Maud O'Shaughnessy. Dès cette époque, ce qui fera la force d'Orwell est présente dans son œuvre : à la recherche de la justice et l'amour de la vérité. La pensée d'Orwell est encore aujourd'hui d'une actualité brûlante, et pose de façon complexe, les dilemmes auxquels nous sommes toujours confrontés. Orwell plaide pour une société juste, refusant de tout détruire pour la construire et en affirmant la nécessité de limites ordinaires (common decency). Orwell faisait de la politique pour préserver des valeurs non politiques. [...]

C'est dans cet état d'esprit militant qu'il gagne en décembre 1936, l'Espagne. Il s'enrôle dans les milices du POUM *(Parti Ouvrier d'Unification Marxiste) où après une brève formation militaire, il est envoyé sur le front près de Saragosse. Il passe deux mois sur place avant d'être blessé à la gorge et d'être rapatrié sur Barcelone qu'il retrouve en proie aux luttes intestines. Il quitte alors l'Espagne au mois de juin, ayant accumulé la matière de ce qu'il intitule " Hommage à la Catalogne " qui paraît en 1938. A ce moment, il est dans un sanatorium du Kent pour soigner une tuberculose; en septembre il part en convalescence au Maroc. Il regagne l'Angleterre en mars, et alors que la guerre éclate, il perd son père.

Il tente alors de s'engager, mais son état de santé le fait réformer. Installé à Londres, il travaille pour le journal « The Tribune » et commence à écrire " Les animaux de la ferme " qui est, autant que "1984 " un chef-d'œuvre. Satire du communisme, qu'il ne condamne toutefois pas, ce livre est une fable dans laquelle Orwell démontre de façon implacable que les meilleurs idées, émises au nom de la justice, se pervertissent jusqu'à la tyrannie quand elles sont confrontées au pouvoir et à ses attrait. Dans la même période, il travaille également à la BBC, en charge de la diffusion sur l'Inde et L'Asie du Sud. Sa mère meurt en 1943

*Le POUM :Parti Ouvrier d'Unification Marxiste est une organisation révolutionnaire - marxiste anti-stalinienne - espagnole créée en 1935 qui a participé activement à la guerre d'Espagne contre le Général Franco. Ce parti fut souvent considéré comme un mouvement d'obédience Trotskyste, cependant, de nombreux documents attestent que Trotsky les a désavoués.

[...] le POUM une fois constitué, Trotsky aurait dû formuler ses critiques de façon plus constructive pour guider ses camarades dans les épreuves tactiques qui allaient suivre. Au lieu de cela, il déclencha sur ses ex-camarades une violence verbale impressionnante, qui eut pour effet de fermer les oreilles de ceux auxquels ils s'adressaient, alors même qu'ils attendaient beaucoup du fondateur de l'Armée Rouge.

En 1944, le couple Blair adopte un enfant d'un mois, Horatio Eric Blair, l'année suivante alors que " Les animaux de la ferme " est publié et connaît un certain succès, il est correspondant de guerre à Paris et Cologne. C'est pendant l'un de ses déplacements en Allemagne qu'il apprend le décès de sa femme, lors d'une intervention chirurgicale sous anesthésie.

Il déménage à plusieurs reprises, fait la connaissance de Sonia Brownell, surnommée " La Venus d'Euston Road " en hommage à sa beauté et commence à écrire " 1984 " en 1948. Malheureusement à partir de 1947, il passe d'hôpital en sanatorium, sans jamais retrouver une santé correcte ce qui ne manque pas d'affecter son moral.

En juin 1949, " 1984 " est publié, le succès est immense et plus de 400.000 exemplaires sont vendus en moins d'un an. Le thème de " 1984 " fait aujourd'hui partie du patrimoine littéraire de l'humanité : Ce monde de 1984 où le héros Winston Smith, modeste employé au Ministère de la vérité, réécrit l'histoire pour que Big Brother apparaisse comme un dirigeant qui n'a pas fait d'erreur, où l'individu est nié, la langue standardisée, l'amour interdit et où Big Brother vous regarde où que vous soyez, est celui d'un totalitarisme qui fait froid dans le dos, mais qui par certains aspects pouvait sembler prophétique à court terme. Terry Gilliam s'est largement inspiré de ce livre pour écrire le scénario de " Brazil ", chef d'œuvre absolu du cinéma.

" 1984 " est un livre essentiel [...] (dans lequel) Orwell nous appelle à un devoir de vigilance.

Son succès lui apporte la sécurité financière, mais pas la guérison. En septembre 1949, il est transféré du comté de Gloucester à l'University College Hospital de Londres. C'est là qu'il épouse Sonia Brownell, le 13 octobre. Le 21 janvier, sans avoir quitté l'hôpital, il meurt soudainement d'une hémorragie. Il est incinéré dans le cimetière de All Saints de Sutton Courtney.

pagesperso-orange.fr/listes.sf/orwell/bio.htm

Bibliographie

- 1984 (1949)
- La ferme des animaux (1945)
- Un peu d'air frais (1939)
- Hommage à la Catalogne (1938)
- Le quai de Wigan (1937)
- Et vive l'aspidistra (1936)
- Une histoire Birmane (1934)
- Dans la dèche à Paris et à Londres (1933)

L'ADAPTATION

Note d'intention du metteur en scène

La première fois que j'ai été confronté à cette œuvre, dans l'adolescence, j'ai été autant bouleversé par la puissance dramatique de l'intrigue que par l'intuition fulgurante de l'auteur quant à l'évolution de nos sociétés modernes.

Depuis, je n'ai cessé de penser à la nécessité de porter un texte aussi extraordinaire à la scène.

Il me semble qu'il contient une force tragique utile à l'interrogation de nos systèmes politiques contemporains.

Bien sûr, nous ne vivons plus dans la tension de la guerre froide c'est pourquoi il m'a paru indispensable de « hanter » une jeune femme de notre époque par ce récit dont le changement de contexte n'enlève rien à la pertinence de l'analyse.

La tentation du pouvoir absolu est tapie derrière la « mondialisation » moderne et les moyens technologiques demeurent une arme à double tranchant. Le roman apparaît toujours d'une actualité brûlante et d'autant plus prophétique qu'il peut sans problèmes s'adresser aux nouvelles générations.

L'aspiration profonde d'Orwell à une démocratie véritable et à un monde plus juste que nous percevons entre chaque ligne de son chef-d'œuvre nous stimule à nous emparer de ce projet étant convaincu de l'urgence d'un tel message dans notre monde incertain et dangereux.

Mathias Simons – août 2007

Big Brother, une figure emblématique

Certaines oeuvres, grâce à l'atmosphère qu'elles réussissent à créer, à la force et à la densité de leurs personnages, à l'actualité et la pertinence des thèmes qu'elles traitent, finissent par devenir des références pour tout un chacun, y compris pour ceux qui ne l'ont pas rencontré en tant que telle.

Il en va ainsi pour *1984* de George Orwell. La figure emblématique de "Big Brother" s'est invitée dans le cinéma, la chanson populaire, la musique techno, le Tag, la peinture. Elle a même servi d'intitulé à l'émission générique de télé-réalité d'"Endemol" à la fin des années nonante inaugurant avec cynisme un nouveau genre de "trash - TV" qui déferle depuis dans le monde entier. De la même manière, le nom de l'auteur associé à cette oeuvre précise est utilisé aussi bien dans la presse que dans la conversation courante pour désigner un danger que tout le monde ou presque identifie sans difficulté.

Dans tous les cas, l'allusion à cette oeuvre ou à son auteur, même de façon très lointaine, évoque toujours la crainte d'être surveillé à son insu, celle d'être violé dans sa vie privée et dans son intimité, de devenir la victime inconsciente d'un voyeurisme malsain, de fournir contre son gré une multitude d'informations personnelles, d'être contrôlé en permanence par une puissance tapie dans l'ombre. Cette angoisse trouve évidemment ses fondements dans le développement accéléré des technologies qui rend ces pratiques possibles et qui, accaparées par un pouvoir totalitaire donnerait à celui-ci une puissance illimitée et quasi "divine".

Dans le fond, ce qui est resté d'Orwell et de *1984* dans l'inconscient collectif est assez en adéquation avec le contenu du roman - même si celui-ci, par le biais d'une intrigue concrète et humaine pousse l'analyse jusque dans ses derniers retranchements. Ce "stéréotype" représente à lui seul une question profonde lancée à l'espèce humaine, question vieille déjà mais qui ne cesse d'être actuelle et qui est celle de l'asservissement de l'humanité par un pouvoir unique qui confisquerait toute invention scientifique dans le but de s'assurer une position dominante et permanente. En filigrane, il s'agit bien de la question du progrès, de l'usage et de la destination de celui-ci.

Orwell et son époque

Orwell écrit son roman à la toute fin des années 40. On sort de la deuxième guerre mondiale.

Les Nazis viennent de démontrer de façon sinistre que la pire des barbaries pouvait surgir dans un pays culturellement, intellectuellement et technologiquement très avancé. Bien pire : la pensée rationnelle a permis l'organisation scientifique et bureaucratique d'un génocide d'une violence et d'une ampleur encore jamais égalées dans l'Histoire.

La bombe atomique lancée sur Hiroshima inaugure une époque nouvelle : la science a désormais doté l'humanité d'une arme capable de l'anéantir définitivement.

La guerre froide, déclenchée dès la fin du conflit mondial, fait peser une nouvelle menace incessante sur la planète.

En URSS l'aura de Staline comme vainqueur des Nazis fait place à une suspicion grandissante : on se souvient des grands procès des années trente ; des aveux arrachés et rendus publics par de grandes messes diffusées à la radio et aux actualités avant la disparition mystérieuse de leurs auteurs dans les goulags de Sibérie. On évoque la police secrète, la surveillance permanente de la population, le culte de la personnalité déployé par toutes les techniques médiatiques modernes.

Beaucoup de communistes se posent des questions sur la transformation de leurs exigences de justice sociale en une dictature totalitaire et sanglante. Orwell, quant à lui n'a pas oublié la guerre civile en Espagne à laquelle il a participé aux côtés des milices du POUM* trahies par les communistes staliniens qui, selon lui, ont délibérément empêché la victoire de la République.

C'est dans ce contexte général que *1984* voit le jour. L'auteur, malade et en fin de vie est inquiet et pessimiste. Il constate avec amertume que les grandes découvertes scientifiques et technologiques du 20^{ème} siècle, loin d'apporter l'émancipation espérée, concourent à l'instauration de la terreur et au contrôle total des individus. Il craint une dictature futuriste qui parviendrait à soumettre la pensée et les esprits en anéantissant toute volonté individuelle et tout sens critique. Par là, il dépasse le problème de la technologie et invite le lecteur à s'interroger sur la notion du pouvoir.

Lorsqu'un groupe prend le pouvoir, il entend le conserver.
Pour garantir ce maintien, jusqu'où est-il capable d'aller ?

Big Brother garant du pouvoir éternel

***« Le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir.
Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche
ni la richesse, ni le luxe, ni une longue vie, ni le bonheur.
Il ne recherche que le pouvoir, le pur pouvoir. »***

Orwell imagine dans son oeuvre un groupe : "le Parti", déterminé à conserver le pouvoir pour "l'éternité" (le Parti, symbolisé par la figure de Big Brother dont on se doute qu'il n'existe pas).

Il sera nécessaire pour cette caste de modifier la pensée des individus, non seulement par la contrainte, la terreur et la répression mais il sera surtout indispensable de transformer la nature même de la pensée. Il s'agit de la rendre constamment adéquate avec les modifications de la réalité imposées par le groupe dominant et ce, malgré les mensonges, les falsifications de la mémoire, les aberrations de la logique, les non sens avérés...

*POUM : Parti Ouvrier d'Unification Marxiste (Organisation révolutionnaire-marxiste anti-stalinienne-espagnole)

Les membres du groupe dirigeant, eux-mêmes, vont pratiquer cette double pensée où l'on oublie tout ce qui doit être oublié, pour le rappeler à sa mémoire quand on en a besoin et pour l'oublier ensuite plus rapidement encore.

Il s'agit véritablement de plier la réalité aux besoins de la classe supérieure et de transformer le réel pour le faire correspondre à ses aspirations. Ainsi, cette caste rivalise avec la divinité en ce sens qu'elle crée le monde extérieur à partir de son idéologie et qu'elle en assure la pérennité. Le développement technologique devenant un moyen efficace, redoutable et "réaliste" d'arriver à ce résultat terrifiant. Pour obtenir l'adhésion complice des esprits, pour les aider à admettre l'inacceptable pour les convaincre de la profondeur et de la justesse de slogans inversés tels que *la guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force*, les techniques de persuasion vont varier. De l'exercice personnel de la double pensée enseigné dès le plus jeune âge jusqu'à l'invention d'une nouvelle langue la plus réduite possible en vocabulaire et en concepts en passant par la surveillance perpétuelle des comportements et la destruction systématique de toutes les traces du passé, le régime met en place une politique destinée à substituer sa représentation du réel à l'expérience empirique ainsi qu'à tout savoir accumulé dans l'Histoire de l'humanité.

En mettant en scène un tel fantasme de pouvoir absolu, en imaginant une telle amplification du désir de puissance dans l'espèce humaine, Orwell nous met devant une question de philosophie politique et nous rappelle que le sens de l'Histoire peut prendre des directions cauchemardesques surtout à l'heure où la science donne la possibilité d'agir concrètement tant sur l'environnement que sur les corps et les esprits.

Rappelons que, s'il a anticipé de façon prophétique les nouvelles technologies de communication, il ne s'est pas penché sur les aspects de la micro biologie et de la génétique dont les manipulations déviantes pourraient satisfaire bien des Big Brother.

Extrait : Troisième partie, page 80, 81

O'Brien - C'est stupide, Winston, stupide. Vous feriez mieux de ne pas dire de pareilles sottises.

Je vais vous donner la réponse à cette question. Le gouvernement de l'Océania recherche le pouvoir pour le pouvoir, exclusivement pour le pouvoir! Le bien des autres ne l'intéresse pas. Il ne recherche ni une longue vie, ni le bonheur. Seulement, le pur pouvoir. Nous différons de toutes les oligarchies du passé en ce que nous savons ce que nous voulons. Toutes les autres, même celles qui nous ressemblaient, étaient faibles et hypocrites. Les totalitarismes et les dictatures dures ou molles, militaires, ploutocrates et pseudodémocratiques d'avant n'ont jamais eu le courage de reconnaître leurs propres motifs. Ils pensaient même parfois en effet agir pour le bien de l'humanité.

Nous ne sommes pas comme ça. Si nous nous sommes inspirés à nos débuts des idéologies du passé en mélangeant capitalisme et autoritarisme, nous avons largement dépassé toutes idéologies par

notre froide lucidité. Nous savons que jamais personne ne s'empare du pouvoir avec l'intention d'y renoncer. Le pouvoir n'est pas un moyen, il est une fin. La persécution a pour objet la persécution, la domination a pour objet la domination, la puissance a pour objet la puissance, la torture a pour objet la torture, le pouvoir a pour objet le pouvoir.

Commencez-vous maintenant à me comprendre?

Et nous, nous ne sommes que les prêtres du pouvoir. Dieu, c'est le pouvoir. Et l'individu n'a de pouvoir qu'autant qu'il cesse d'être un individu. Vous connaissez le slogan " La liberté c'est l'esclavage"; il est parfaitement réversible: "l'esclavage, c'est la liberté". Seul, libre, l'être humain est toujours vaincu. Mais si il peut se soumettre complètement et entièrement, si il peut échapper à son identité, si il peut plonger dans l'Océania de Big-Brother jusqu'à devenir une de ses cellules, alors il est tout - puissant et immortel.

L'autre chose que vous devez comprendre est que le pouvoir est le pouvoir sur d'autres êtres humains. Sur les corps mais surtout sur les esprits. Le pouvoir sur la matière n'est pas important. Nous la maîtrisons totalement.

O'Brien : [...] Le réel pouvoir est celui exercé sur les hommes. Comment Winston un homme s'assure de son pouvoir sur un autre?

Winston : En le faisant souffrir

O'Brian : Exactement. L'obéissance ne suffit pas. Le pouvoir est d'infliger des humiliations et des souffrances. Comment, s'il ne souffre pas, peut-on être certain qu'un être obéit à notre volonté et non à la sienne. Le pouvoir est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes. Vous voyez quelle sorte de monde nous créons? Un monde d'écraseurs et d'écrasés. Un monde de trahison et de tourment. Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste. Tout.

Le cheminement d'une personne ordinaire

L'auteur nous emmène dans ce monde angoissant en compagnie de Winston Smith. Il est membre du parti mais sa pensée ne parvient plus à être orthodoxe et il cherche désespérément dans les traces laissées par la mémoire la faille qui briserait la prison mentale dans laquelle il se débat.

Dans la seconde partie de l'oeuvre, l'amour réciproque qu'il vit avec Julia devient un acte de résistance d'une folle audace. Ensemble, ils reconstruisent un monde à dimension humaine et empruntent par ce désir mutuel la voie de l'espoir.

La troisième partie voit l'échec de leur tentative et leur "retour" dans le giron de Big Brother suite à la destruction systématique, physique et psychique, de leur personnalité.

L'identification à ces êtres de chair avec leurs peurs, leurs espoirs, leur lutte insensée contre un pouvoir de ce type permet au lecteur et plus tard au spectateur de mesurer concrètement le tragique de la situation.

De la même manière que ces demi-dieux qui, dans l'antiquité étaient poursuivis par la malédiction de la violence réciproque, et qui ne pouvaient échapper à leur destin, semblables à ces Antigone révoltées contre l'ordre social mais qui agonisaient bannies, murées et solitaires; nos héros ne trouveront pas la solution pour abattre l'Océania de Big Brother à laquelle ils finissent par se soumettre totalement.

Et le public, le lecteur se voit forcé de réfléchir aux analogies entre cette situation d'oppression maximale (sans doute jamais réalisable dans ces dimensions) et le monde de maintenant ou celui sur le point d'advenir.

Car si Orwell imaginait l'issue de la guerre froide autrement qu'elle ne le fût dans la réalité, son intuition sur bien des points s'avère riche en enseignements.

Par exemple :

- Le développement accéléré des moyens de surveillance.
- L'état de guerre larvé permanent dans le monde avec la menace terroriste pour réponse.
- Les campagnes de désinformation pour but de guerre où les mensonges avérés sont pourtant matraqués comme des vérités absolues.
- L'accumulation des richesses par une frange de la population de plus en plus étroite avec pour corollaire l'appauvrissement d'une très large partie de l'humanité.
- La manipulation quotidienne de l'information par la spectacularisation de celle-ci.
- L'amnésie organisée quant aux anciennes complicités gênantes lors des conflits du passé et la transformation de l'Histoire qui l'accompagne.
- Les divisions en blocs économiques prêts à se faire une guerre commerciale et militaire à outrance si nécessaire...

L'actualité du roman d'Orwell saute aux yeux et semble urgente à rappeler.

D'après les notes dramaturgiques de Mathias Simons - Janvier 2007

Synopsis du spectacle

Première partie

Un mystérieux narrateur raconte, par l'intermédiaire d'une Webcam, à une jeune femme seule, récemment sans travail et enceinte, l'épopée de Winston Smith et de Julia dans l'Océania de Big Brother.

La jeune femme imagine telle qu'il existe, entretient-elle avec lui un rapport ambigu fait de séduction et de dépendance, jouent-ils tous deux à se révéler et se cacher, trompent-ils leur solitude ultra moderne en s'immisçant dans les rôles du roman ?

Ils n'échangent que par le net et, dans un premier temps, elle ne le voit jamais. Lorsque, dans la deuxième partie, elle prendra rendez-vous avec lui, elle découvrira un être tout à fait ordinaire, désabusé et dragueur ne correspondant pas du tout à la représentation fantasmagorique qu'elle s'était faite de lui. Toujours est-il qu'au milieu de son quotidien plat, gris et désespéré surgissent les personnages d'Orwell comme sortis d'un rêve lointain et mythique. Ils forment un chœur, à l'instar des vieilles tragédies qui ont inventé le théâtre en occident. Par tableaux brefs, concentrés, compacts, dans une théâtralité non dissimulée, l'assemblée des acteurs, suivant la trame du choriphée-narrateur-homme-ordinaire, joue pour la femme et son enfant (rêvé ou non) l'histoire de *1984*, ce roman d'anticipation du passé qui nous interroge sur notre futur.

Plus l'histoire avance, plus les plans de réalité s'entremêlent. Les personnages de *1984* occupent l'appartement de la jeune femme et les actions quotidiennes de celle-ci agissent sur les personnages. Les héros semblent entendre, voir et échanger avec le narrateur-choriphée.

Les différents temps se croisent, la réalité, le quotidien et l'imaginaire se répondent. Le bourdonnement télévisuel de l'appartement de la jeune femme fait écho aux injonctions du télécran d'Orwell.

Deuxième partie

Le narrateur se révèle différent. Ne pouvant plus servir de véhicule à son imaginaire, la femme devient la narratrice pour l'enfant. Celui-ci existe-t-il vraiment ou n'est-il lui aussi que l'expression de son désir de maternité et d'avenir impossible à matérialiser dans ce monde de solitude ?

La femme tente d'apprendre à l'enfant la résistance par l'amour. Mais aussi, elle désire lui transmettre la nécessité de l'examen de la réalité objective. Elle voit dans son fils imaginaire un Winston qui réussirait à renverser l'Océania fantasmée et donc à prévenir ce monde en possible devenir.

Dans un autre plan de réalité, elle cherche à faire cet avenir, cet enfant. Peut-être avec l'homme d'Internet.

Troisième partie

La troisième partie découvre un nouveau narrateur. Cette fois, il devient collectif. Chaque personnage qui a contribué à raconter le roman à la jeune femme, en incarnant les personnages d'Orwell devient membre d'un "chœur classique" qui aura la charge de rapporter l'arrestation, la torture, la capitulation et la "conversion" de Winston. Mais dans le même temps, ce chœur constitué des acteurs de notre temps, opposera aux visions du monde de Big Brother d'autres points de vues ainsi que d'autres virtualités d'avenir.

La femme, instruite dans son imaginaire par le chœur, se souvient, dans un délire hallucinatoire, de son licenciement de l'entreprise où elle travaillait. Elle évoque cet événement comme le début d'un débarras massif des citoyens et comme une métaphore de la mondialisation accélérée pouvant donner naissance à un fascisme apparenté à celui de Big Brother.

Conclusion

Il s'agit donc bien d'enchâsser le roman dans notre époque contemporaine et par ce biais d'interroger notre modernité. Car si les personnages d'Orwell surgissent par Internet, c'est également cet outil qui sauve la femme de sa solitude et du suicide et qui lui permet de prendre conscience des dangers à venir.

Crédits bibliographiques

François Brune - 1984 ou le règne de l'ambivalence - Une relecture d'Orwell
Paris – Archives des lettres modernes – 1983 - Editions Commission Librairie

1984 – George Orwell - Résumé
www.lesetudes.com/resume-1984-george-orwell.html

1984 - Roman
[http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_\(roman\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_(roman))

1984 – George Orwell Traduit de l'anglais par Amélie Audiberti
Editions Folio - Gallimard

Révolution et Contre-Révolution en Espagne.- Vincent Scheltiens
(10-10-07 par la Ligue Communiste Révolutionnaire 45)

Orwell - biographie
pagesperso-orange.fr/listes.sf/orwell/bio.htm

Notes dramaturgiques de Mathias Simons (Janvier 2007)

Recherches : Daniel Hicter, chargé des recherches dramaturgiques ; Bernadette Riga, responsable des activités pédagogiques.

Réalisation du dossier : Bernadette Riga.

Mise en page et mise en ligne : Nathalie Peeters, assistante à la communication.